

MAI 2015

## ▼ VIE VOLÉE

de Dominique Vautier (Meudon)

3<sup>e</sup> Prix

***Je ne suis rien. Rien qu'une silhouette claire, ce soir-là, à la terrasse d'un café. Je regarde l'homme au comptoir, droit comme un i. Denis Fallant. Son teint mat, ses lunettes. Je le regarde fixer sans bouger le verre posé devant lui.***

***Presque une demi-heure que je suis là. La nuit tombe lentement. Je devrais me lever. Aller vers lui. Lâcher les mots que je connais par cœur à présent. Des mots. Une date.***



**22** septembre 1967. Chaleur moite de la brousse. Cahots de la jeep lancée à fond de train vers la clinique. Vacarme du moteur, battements désordonnés du cœur. Et plus tard le retour, dans un silence de mort.

Denis Fallant y pense-t-il en ce moment ? Bien sûr qu'il y pense. Aujourd'hui, exactement quarante-sept ans après jour pour jour, la plaie se rouvre, ravivant la douleur. Le temps ne compte pas, en fait. Je sais ce qui se passe en lui en ce moment. Il est en train de craquer. Il résiste encore mais ça ploie en lui, avec une plainte silencieuse. Il va tendre la main, saisir le verre, le porter à ses lèvres. Et tout ce chemin, il l'aura accompli pour rien. Et moi je me lèverai et je m'en irai, avec ce vide en moi.

Ma main se crispe autour de ma tasse. Non. Je vais lui parler. Maintenant. M'approcher, lui tendre la lettre. L'enveloppe est dans ma poche. Sept feuillets, écrits très vite, à ma grande surprise. Comme si les mots n'attendaient que ça. Un barrage qui cède, derrière le faux oubli, derrière le temps qui passe, derrière toutes ces années de partances. 22 septembre 1967. C'était hier.

Je lui dirai : « *Je m'appelle Daniel. Daniel Pélissier* ». Et je verrai dans son regard la perplexité, l'étonnement. La compréhension. Ou pas. Peut-être ne sait-il pas que j'existe. Ou a-t-il oublié. Moi-même, il y a dix jours, je ne savais rien. Ou plutôt, comme tout au long de ma vie, je savais sans savoir.

À la table voisine une jeune femme s'installe. Un souffle d'air fait frémir ses longs cheveux bruns. Elle ressemble à Maryam, cette fille que j'ai aimée,

# concours littéraire

---

en Éthiopie. C'était dans une autre vie, me semble-t-il. Je l'entends commander une bière. Maryam ne buvait pas. Je buvais pour deux... puis pour personne, pour perdre conscience, pour fuir. Quelque part une horloge sonne sept coups. Le ciel s'est assombri.

Ça n'a pas été difficile de trouver l'adresse de la réunion à laquelle Denis Fallant se rend : il a mentionné l'arrondissement à la télé, le soir de l'émission, il y a dix jours. Le site web des AA m'a fourni le reste. 23 rue des Ibis. Un lieu d'associations, avec une porte à tambour. Réunion deux fois par semaine, le lundi et le mercredi, à 18 h 30.

Un après-midi, la semaine dernière, j'y suis entré. Il était 14 heures, personne n'a fait attention à moi. J'ai traversé le hall, suivi le couloir, il y avait une porte ouverte. J'ai vu tout de suite que ça se passait là, entre ces murs rose pâle. Les chaises en skaï gris disposées autour de la longue table, d'autres pliées le long du mur. Sur la table un vase avec deux ou trois fleurs en tissu jaune. C'était devenu Le Havre de Denis Fallant. J'avais une boule dans la gorge. J'ai eu envie de prendre une fleur et de la glisser dans ma poche. Je suis parti.

En ce moment même des mots résonnent dans cette salle, le pire est prononcé, entendu. Des hommes se lèvent absous pour un temps, et pleins d'espoir.

Ce soir, sa voix ne s'est pas mêlée à celles des autres. Je l'ai vu arriver devant le numéro 23, ralentir, puis continuer son chemin, jusqu'à ce café. Ça ne m'a pas étonné. Aujourd'hui est un jour tellement différent. De là où j'étais, à quelques mètres de lui, je pouvais ressentir son tumulte intérieur.

*Au début, à la télé, je l'ai écouté distraitement. On présentait son livre, un témoignage sur l'alcool.*

Denis Fallant était connu pour avoir fondé une ONG qui venait en aide aux enfants. Il avait tout, son ONG, une femme, des enfants. Il a tout perdu au fond d'un verre. C'était cela, son histoire : l'enfer de l'alcool, et comment il s'en était sorti, et comment il se reconstruisait, à présent. Je l'écoutais, j'avais le sentiment que nul autre que moi ne pouvait mieux le comprendre. À la différence que ma sobriété est toute relative.

Puis il a parlé de l'Afrique, de cette ville de Côte d'Ivoire où j'ai passé une partie de mon enfance. Surpris, j'ai tendu l'oreille. Sur l'écran défilaient des photos de lui, de sa famille, debout devant le perron d'une maison blanche, avec les claustras relevés. Ça s'est mis à battre dans mon cœur, dans ma tête. Moi aussi j'avais connu ça. J'ai plongé dans le passé. Les images en noir et blanc de la télé se télescopaient avec mes souvenirs, tout revenait à une vitesse incroyable. Cette moiteur. Cette touffeur. Les taches de couleur des flamboyants, l'éclat de la lumière et le parfum de la confiture de mangues que préparait ma mère. La fraîcheur du carrelage sous les pieds. Les explorations enfantines au fond de la concession, dans les espaces indolents et fantastiques où les hommes s'accroupissent autour des feux d'herbes sèches. Le reflet des flammes sur leurs visages. Leurs doigts sombres sur la peau

# concours littéraire

---

tendue des tamtams, la fumée bleue à l'odeur âcre qui s'élève vers le ciel étoilé. Les femmes portant des calebasses sur la tête, glissant comme en rêve sur les chemins de terre.

Je n'en revenais pas. Cet homme parlait de moi. Je me reconnaissais dans ses souvenirs. Enfant, j'avais vécu au même endroit, été habité par la même envie de partir, de parcourir le monde. Je voulais être pilote, rien d'autre. Petit, je faisais l'avion bras écartés, pieds nus dans la poussière de la concession, cette poussière rouge dont il parlait avec amour. Lui, il rêvait de sillonner le monde. En chacun de nous le même feu intérieur, des braises réchauffant la nuit, rougeoyantes – mais aussi dévorantes.

En l'écoutant je me suis rendu compte qu'on avait été dans pas mal d'endroits communs. Lui pour son ONG, moi comme pilote d'hélico. Bangui. N'Djamena. Mauritanie. Éthiopie. Maroc. Si ça se trouve on s'est croisés. On a peut-être bu côte à côte. Nos chemins sont mêlés depuis si longtemps...

Pourtant, j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne le trouve pas. Ça me troue le cœur.

Pour son ONG il a été partout, tentant de soulager la misère, la douleur. Personne ne pouvait imaginer ce qui le rongait, le moteur même de son action éperdue. La culpabilité. Il l'avoue à la télé : « *Ma sœur Marie est morte à six ans, à cause de moi. J'avais treize ans. La fêlure a pris naissance ce jour-là, et elle s'est lentement creusée, une lézarde invisible.* »

*Il raconte la mort de Marie, en septembre 1967.*

*Une appréhension étrange me saisit. Je connais cette date : en septembre 1967, j'ai failli mourir.*

C'est lui qui garde Marie ce soir-là, leurs parents sont chez des voisins. Il va y avoir de l'orage. L'air est humide, le ciel gonflé de nuages bas et lourds. Il est environ 22 heures. Sa petite sœur l'appelle, elle voudrait un verre d'eau, mais il fait la sourde oreille, avec la désinvolture de ses treize ans, pensant qu'elle se rendormira. Il est dans son lit en train de lire. Elle se lève et, sans doute sous le coup d'une impulsion, sort sur le perron. Il l'entend crier, il se précipite et la découvre gisant par terre. Sur sa cheville, deux marques de crocs de serpent.

Après, tout se précipite. Parents qui reviennent affolés. Jeep qui fonce vers la clinique. Marie fait une crise de panique. Suivent les vertiges, la diarrhée, la tachycardie, les convulsions... Elle n'arrive plus à respirer. À la clinique il n'y a qu'une chambre avec une tente à oxygène et un climatiseur. La chambre 1. Cette chambre ne sera pas pour elle.

Devant l'écran de télé, je me suis dressé d'un coup, sous le choc. Ça a été comme un bandeau qu'on m'arrache. Une lumière crue en pleine face. Mon cœur cognait entre mes côtes. Je sentais mon souffle, âcre, brûlant, qui déchirait mes poumons. Je comprenais ce qui avait pesé sur moi, tout au long de ma vie, de mes errances. J'aurais voulu crier mon nom. Le drame de cet homme, le 22 septembre

# concours littéraire

---

1967, c'était moi. Mais il ne le savait pas. Et moi, je venais de l'apprendre.

***Ce qui est arrivé le soir de la mort de Marie, c'est le secret passé sous silence dans ma famille.***

Car en même temps que Marie Fallant on vient d'admettre un autre patient. Un jeune Français de sept ans, qu'on allonge immédiatement sur une civière. Sa peau est brûlante, tendue comme un tambour, il est inconscient. Le médecin diagnostique une forme mal connue de paratyphoïde à un stade critique. Il réfléchit à toute vitesse. Chaque seconde compte. Les sanglots des femmes, les supplications, résonnent dans le couloir étroit.

La mère du garçon s'approche du docteur. Elle le connaît bien. Ils sont de la même région du nord de la France, loin de la touffeur de la brousse un autre monde. Elle en a le teint pâle et délicat. Tellement rare, ici.

Il tranche, d'un geste. On pousse la civière du garçon dans la chambre 1. Ronron du climatiseur. Oxygène. Intraveineuse. Plus tard l'enfant respirera mieux. La fièvre baissera, le pouls redeviendra normal.

Dans la chambre 2, on injecte l'antidote à Marie. On tamponne son front avec des serviettes trempées d'eau froide. Sa peau cannelle semble virer au brun presque noir. Le médecin s'affaire, il se veut rassurant. Il navigue de la chambre 1 à la chambre 2. Au-dehors, des nuages sombres s'amassent.

L'antidote ne fonctionne pas. Personne ne sait pourquoi. Marie tombe dans un

état comateux. Elle n'arrive plus à respirer. Du sang s'échappe des orifices de son corps.

Plus tard dans la nuit, une main tire doucement le drap sur elle.

Un silence de cendres s'abat dans la jeep qui ramène la famille Fallant chez elle. Denis réentend en boucle la voix de Marie, « Denis ! J'ai soif ! Je voudrais un verre d'eau ! » Son cœur se serre et se rétracte comme une feuille de papier carbonisé. Il a la nausée, une nausée qui ne le quittera jamais. Au-dehors, l'orage éclate, des éclairs zèbrent le ciel, des trombes d'eau s'abattent sur la brousse.

Et moi, le patient de la chambre 1, je suis sauvé.

Le soir même, tout de suite après l'émission, j'ai questionné ma mère par téléphone. Je savais, bien sûr, que j'avais contracté une paratyphoïde, que j'avais failli mourir. « Pourquoi je n'ai pas su la vraie version de l'histoire ? C'était donc ça, ce silence ? La mort d'un autre enfant ? » J'avais crié. Je me suis mordu la lèvre. J'ai entendu son long soupir à l'autre bout du fil, puis elle s'est mise à pleurer tout bas.

« Quelle nuit terrible, a-t-elle dit. Oui, il y avait deux enfants, une seule chambre avec de l'oxyg... » J'ai agrippé l'écouteur, le souffle court. « Tu t'es demandée pourquoi il m'avait choisi, moi... » Silence.

« Bien sûr que tu le sais, ai-je repris avec feu. Elle ne pesait pas lourd, la petite métisse... Qu'est-ce que tu vas imaginer ? C'était déjà assez dur comme ça. Tu as mis longtemps à t'en remettre. Je t'ai protégé ! Oh oui, ai-je dit amèrement, une protection en forme de silence, qui a pesé sur moi toute ma vie... Les secrets sont pires que la vérité, tu sais. »

*J'ai acheté le livre de Denis Fallant. Il y a des clichés en noir et blanc, un peu flous. J'ai cherché le passage où il était question de Marie. Je l'ai trouvé tout de suite.*

En fait il n'y a pas un passage, mais dix, vingt le livre entier parle d'elle. Et à la page 34, il y a le drame. Un portrait de Marie, son fin visage, ses yeux sombres, l'éclat de son sourire. La photo de la clinique de brousse, avec son carrelage noir et blanc au sol.

Le mercredi suivant l'émission de télé, j'ai attendu Denis Fallant devant le 23 rue des Ibis. Les mots tournaient dans mon esprit. Comme si je les avais appris par cœur. Je l'ai vu arriver, entrer, disparaître au fond du couloir. Je n'ai pas pu lui parler. J'étais tétanisé. Je me suis traité de tous les noms. J'ai recommencé le lundi d'après. Sans succès. Alors j'ai décidé de lui écrire. Il fallait que je lui raconte. Ce n'était que justice.

J'ai ralenti la boisson, quelques jours. J'ai tout écrit, d'un seul jet, comme un flot de bile acide et brûlant. J'avais la sensation que quelque chose s'éteignait quelque part en moi, qui renaîtrait en lui. Ma vie défilait dans mon esprit, comme un long ruban, et mes oripeaux tombaient les uns après les autres.

À la table à côté, la fille aux longs cheveux porte le verre à ses lèvres. Maryam, où es-tu aujourd'hui ? Toi aussi je t'ai fuie. Ma vie n'est qu'une illusion volée, rêvée le nez dans un verre. Ma bouche s'assèche. Combien de temps ça va durer, d'avoir soif comme ça ? Il a dit à la télé que pour lui,

ça s'était arrêté sans crier gare, qu'à force de toucher le fond tout avait fini d'un coup. C'est étrange qu'on soit tous les deux devenus alcooliques, qu'on ait vécu la même solitude. Lui a donné à sa culpabilité le visage de sa sœur Marie. Moi, ça ne fait qu'une dizaine de jours que j'ai mis des mots sur cette ombre qui planait sur moi depuis toujours, ce malaise que je ressentais sans le nommer, qui me poussait à toujours partir et remplissait mes verres aux quatre coins du monde.

Je bois mon café d'un trait. Il est froid et amer.

Oui, Marie serait sans doute vivante si je n'avais pas été là, ce soir-là. On ne parla jamais de ça, dans ma famille, ni même dans la petite communauté des Blancs de Côte d'Ivoire. On parla du drame des Fallant. De ma maladie, de ma guérison, il ne fut pas question. À tel point que je reléguai l'épisode dans un coin de ma mémoire.

Mon père était professeur, celui de Denis Fallant contremaître dans l'usine de cacao. Un des rares Africains à avoir épousé une Européenne. Les deux hommes se sont sans doute dévisagés, ce soir de septembre, dans le couloir dallé de noir et blanc. Abasourdis, éperdus, tremblants de peur l'un et l'autre. Plus tard, ils se sont serré la main, au cimetière, peau noire contre peau blanche en pleine lumière, et mon père a peut-être baissé les yeux. Même dans les cimetières, le soleil d'Afrique est éblouissant. Il rebondit sur les granits gris et roses, lisses et brillants, leurs inscriptions dorées, donne à la terre une teinte sanguine. Denis raconte que le boy qui s'occupait de sa sœur et de lui a pris

# concours littéraire

---

l'habitude, après, de venir jouer du djembé au pied de la tombe, et que c'est le seul endroit de la planète où il lui est impossible de mettre les pieds.

***Ma vie changea, ensuite. Nous rentrâmes en France l'été suivant, dans une ville traversée par un canal qui passait sous ma fenêtre.***

La couleur des jours, des émotions, se modifia. J'avais huit ans, je perçus ce changement sans pouvoir le comprendre, ni même le nommer. Quelque chose s'était insinué entre la vie et moi. Le regard de ma mère sur moi était différent. Une gêne, une distance s'étaient installées. Elle était une étoile au rayonnement froid et lointain.

Je revois le visage de Denis Fallant, sur l'écran de télé, ce 10 septembre. Je glisse la main dans ma poche, je sens le bord lisse de l'enveloppe. Je me lève. En passant devant la table voisine le bord de ma veste fait vaciller le verre de bière. Il tombe par terre avec un bruit d'explosion assourdi. Je regarde les débris au sol. Des traces de mousse sont visibles par endroits. La femme pousse une exclamation. Une fraction de seconde, je me perds dans son regard sombre et brillant. Elle ressemble tellement à Maryam. « Excusez-moi, je balbutie. Je vous en recommande un tout de suite ». Elle commence à parler, mais je ne l'entends pas, je dois aller vers Denis Fallant, je tourne la tête vers le comptoir et mon cœur fait un bond.

Là-bas, Denis Fallant repose son verre. Vide.

Il fait un geste pour en commander un autre.

C'est foutu.

Déjà le serveur pose un autre verre au liquide ambré devant lui. Une fatigue immense s'abat sur moi. Tout à coup je n'ai plus qu'une envie, m'accouder à côté de lui, épauler contre épauler, porter moi aussi un verre à mes lèvres, dix fois, cent fois, tout au long de la nuit. Laisser filer le passé. Oublier. Je sens courir dans mes veines la soif, brûlante et glacée à la fois. Et puis le visage de Marie me traverse l'esprit. Et aussi l'image d'un cimetière loin d'ici, la dalle rose et polie, presque tiède sous le soleil, le rythme d'un djembé solitaire.

J'arrive près de Denis. Au prix d'un effort inouï, je pose l'enveloppe à plat sur son verre, et tout bas je commence : « Je m'appelle Daniel. Daniel Pélissier. »